L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 20 DECEMBRE.

Chronique Théâtrale.

Rogelino de Jérusalem, grand opéra de Verdi; première et seconde représentations.—Lucie de Lammermoor, grand opéra de Donizetti; soirée de mardi, matinée de jeudi.—Quelques mots au mémoire de Donizetti.

L'opéra de *Jérusalem* était absent de notre scène lyrique depuis si longtemps, que sa réapparition, lundi, a eu toute l'importance et tout l'intérêt d'une nouveauté. De tous les grands ouvrages de musique dramatique offerts à notre public, depuis le commencement de cette saison, c'est peut-être celui dont l'ensemble est le plus satisfaisant, et où la personnalité de chaque artiste est mise en relief sans projeter d'ombre sur celle de son voisin.

Jérusalem est essentiellement une pièce à grand spectacle. Les décors s'y déploient dans de larges proportions; ils sont variés, pittoresques; et dans leur vaste cadre circulent ces masses chorales, que Verdi fait mouvoir avec une supériorité de talent qui fut reconnue dès ses débuts. La richesse des costumes des principaux personnages, ainsi que l'éclat des armes des combattants, contrastent avec le vêtement simple mais caractéristique des pèlerins. La succession des tableaux fait passer, sous les yeux du spectateur, des appartements splendides, des solitudes sauvages, une place publique, où, en présence d'une multitude chrétienne, poussée en Orient par le mouvement de la croisade, s'accomplit une imposante cérémonie de dégradation militaire et, enfin, au dernier acte, la Ville Sainte aperçue au loin avec ses remparts dont les soldats du Christ vient de s'emparer.

Avant l'opéra de *Jérusalem*, donné d'abord en Italie sous le titre de—*I Lombardi*—la partition de *Nabucco* avait assis la réputation de Verdi sur une base inébranlable: elle avait, pendant soixante soirées consécutives, provoqué les applaudissements d'un peuple naturellement enthousiaste, mais difficile et exigeant. Peut être ce succès, extraordinaire même sur la scène italienne, fut-il dépassé par celui de *Jérusalem*; ce dernier ouvrage *tient*, comme on dit à Milan, à Venise, et dans les autres centres artistiques de la péninsule, *un fanatisme*. Il n'obtint pas, à Paris, qu'il triomphe aussi brillant qu'on lui que devaient y remporter plus tard le *Trouère*, *Rigoletto*, la *Traviata*.

D'où vient cette différence dans l'accueil fait à la même œuvre en Italie et en France? Si *Jérusalem*, au lieu de paraître avant le *Trouère*, *Rigoletto* la *Traviata*, devant la population parisienne, eût paru après, peut-être lui eût on accordé une hospitalité plus chaleureuse.

Quoiqu'il en soit, ce fut surtout après la représentation de *Jérusalem*, que les détracteurs les plus passionnés de la musique de Verdi, reconnurent son habileté à faire manœuvrer les masses chorales, à nouer avec vigueur, et avec un instinct de progression accentuée tout particulier, les morceaux d'ensemble, à donner une chande et brillante lumière à des mélodies nées sans effort et d'un tour original, à peindre la passion tantôt avec force, tantôt avec tendresse, c'est-à-dire, en résumé, à donner aux personnages de son poème ce mouvement, cette force, cette grâce, ce raisonnement, enfin cet ensemble expressif qui constitue la vie.

Pour le moment ce qui nous importe le plus, c'est de connaître les sentiments avec lesquels le public de la Nouvelle-Orléans a reçu *Jérusalem*. Hier la première soirée de la reprise, la chaudrée manifestait, par des signes qui ne laissaient pas la moindre prise au doute, son plaisir d'entendre de nouveau ce bel opéra, et la satisfaction que lui causait la manière dont il était interprété. Jeudi, la réception a été encore plus enthousiaste. A ces deux soirées, l'assemblée n'était pas aussi nombreuse qu'elle aurait du l'être pour un ouvrage de cette importance, monté avec tant de soin. Mais malgré l'influence réfrigérante qui s'échappe toujours des places vides, ces deux soirées, surtout la dernière, ont été très remarquables par la chaleur des applaudissements, la persistance des bravos et les rappels.

Le rôle de Rogelino est avantageux pour M. Feitlinger; il permet de bien apprécier sa belle voix dans toute son étendue normale. Il prête aussi beaucoup à l'action dramatique, et M. Feitlinger s'y est fait également applaudir par son jeu.

S'il fallait signaler tous les endroits où Mlle Anna Vercken a charmé ses auditeurs, cette causerie nous entraînerait trop loin. Disons seulement, en passant, qu'elle a lancé—*sin—il respire, ô transport!*—avec une passion à la fois impétueuse et tendre, qui a été suivie d'un tonnerre d'applaudissements.

Jérusalem porte aussi bonheur à M. Chelli. Entre autres morceaux où il se fait applaudir, on doit citer son duo avec Mlle Vercken, au deuxième tableau du second acte. Il n'a pas *été* seulement applaudi; un rappel a complété la récompense que lui devait le public.

Le rôle du *Comte de Toulouse* doit plaire à M. Dardignac, car c'est certainement un de ceux qui lui conviennent le mieux. Nous avons dit, en commençant, que la reprise de *Jérusalem* était remarquable par son ensemble. M. Dardignac a le droit de réclamer sa part, dans la production de ce résultat. Nous en dirons autant de M. Degreef: il porte fort bien et la robe sacerdotale et la sainte épée d'*Adhémar de Monteil*.

Les chœurs occupent une place très importante dans l'opéra dont nous venons de parler. M. Momas paraît n'avoir rien négligé, pour que les choristes, dont la direction lui est confiée, s'acquittassent de leur tâche le mieux possible.

Lucie de Lammermoor a occupé deux fois la scène, dans le cours de la semaine écoulée, une fois le soir, l'autre fois en Matinée. Les deux représentations ont fait honneur à MM. Gadibie, Méric, Laurent, et à Mlle Henriette de Joly. Nos petits bulletins quotidiens ont constaté le succès de ces artistes; nous avons dit que jamais M. Gadibie n'avait mieux rendu la grande scène de l'anathème qu'à la Matinée, et que nos dames fashionables avaient salué de leurs encouragements bravos, le talent naissant de Mlle de Joly, ce talent qui révèle bien des années de travail, et qui ouvre la perspective d'un si brillant avenir.

Il est bon quelquefois de se souvenir des hommes illustres, dont le génie a procuré les douces et pures jouissances de l'esprit à leurs contemporains et aux générations qui leur ont succédé; nous concevons, aujourd'hui, la fin de notre causerie à l'auteur de cette *Lucie de Lammermoor* qui nous a fait passer, à nous tous qui aimons la musique, ces heures de suave émotion dont le souvenir vous reste, comme reste attaché à votre personne le parfum d'un bouquet que vous avez porté sur vous pendant toute une soirée.

Gaëtano Donizetti était né avec un goût prononcé pour la peinture. Mais son père voulait absolument en faire un avocat. Le jeune Gaëtano protesta de son inaptitude aux luttes de la parole, et de son éloignement naturel pour ce que l'on est convenu d'appeler les affaires, qu'importe. Alors le père, qui, a ce qu'il paraît, était la contradiction en personne, dit à son fils: "Puisque tu veux décidément être artiste, tu ne seras pas peintre, mais musicien: c'est mon dernier mot."

Gaetano, à moitié satisfait, préféra la musique au barreau. Il commença son éducation musicale à Bergame, sa ville natale, et la termina à Bologne.

Les commencements de Donizetti furent très durs. Il eut à subir trois servitudes bien cruelles, la pauvreté, l'obéissance passive du soldat, la nécessité d'écrire sur commande.

Avant d'entrer au service militaire, il avait composé des ouvertures, des quatuors, des cantates, des messes. A peine eut il quitté la caserne, pour n'y plus rentrer, qu'il s'adonna entièrement à la musique dramatique, et produisit coup sur coup "Enrico, comte di Borgogna," "La Follia," "Le Nozze in Villa," "Zoraide di Granata," etc., etc. Forcé de vivre de son travail, et très peu payé, il dut improviser à son imagination de fréquents tributs; heureusement elle était féconde et facile.

Au milieu de la foule de jeunes compositeurs dont l'Italie abondait, en 1828, comme toujours, Donizetti ne se signalait encore que par la rapidité avec laquelle ses œuvres se succédaient, lorsque le terrible Barbaja, le sultan des impresarii, lui proposa d'écrire un opéra pour le théâtre San Carlo de Naples. Le pauvre Donizetti fut tout d'abord transporté de joie; puis, se recueillant, il demanda d'un air timide au tout puissant impresario quels seraient ses honoraires. Barbaja fit sonner les pièces de monnaie dont ses poches étaient pleines, et répondit: "Je te donnerai soixante bons ducats."

Donizetti, confus et désespéré, se récria sur la modicité de cette somme équivalente environ à cinquante piastres.

"Imbécile, répliqua Barbaja, ne comprends-tu pas que ces soixante ducats, c'est pour t'empêcher de mourir de faim. Mais je te livre le plus grand théâtre du monde, avec une troupe de chanteurs parmi lesquels se trouve Lablache! Si ton opéra réussit, ta fortune est faite."

Donizetti comprit la portée de ces paroles, et n'attendit pas que l'aboyeur Barbaja les lui répétât. Il se mit immédiatement à l'œuvre, et composa cet *Enrico di Roma* qui commença à fonder sérieusement sa célébrité. C'est dans cet ouvrage que se trouve un des plus beaux trios qui aient jamais été écrits pour le théâtre. Lablache y était admirable. Où raconte, à Naples, qu'à la répétition générale ce chanteur fut si beau que les musiciens de l'orchestre s'oublièrent et s'arrêtèrent tous pour écouter sa voix, cette voix que nous aussi, aux jours fortunés de la jeunesse, nous avons entendue, et dont l'écho retentit encore et retentira toujours parmi nos meilleurs souvenirs

A. M.

FEUILLETON.

LES DEUX FEMMES DU MAJOR.

PAR

CLAIRE DE CHANDENEUX.

JANE.

Quand le 206e de ligne reçut l'ordre de venir tenir garnison à Donai, en 1862, il n'y eut qu'un cri dans le régiment pour déclarer vexatoire au premier chef la mesure ministérielle qui l'envoyait brusquement de la Provence en Flandre, du soleil dans le brouillard.

Il est vrai que si cette même mesure ministérielle avait dirigé le 206e sur Rennes, par exemple, il se fût plaint de ce séjour pluvieux, où sur l'Armorican, et alors il eût protesté contre le pays du mistral.

Ce qui revient à dire que, règle générale, le militaire déplore sa nouvelle garnison, quitte à la regretter chaudement quand vient l'heure d'en partir.

Cette fois, au moins, les récriminations d'usage s'apaisèrent vite, Donai, avec ses facultés, sa cour, son théâtre, offrant, après tout, d'importantes supériorités sur Grasse, la petite ville enbaumée où l'on venait de passer un an.

Les officiers garçons bouclèrent leurs valises et partirent allègrement. Traverser la France d'un bout à l'autre une fois de plus, la belle affaire! Les jarrets de soutiennent ont une merveilleuse souplesse, et les jarrets de capitaine regagnent en habitude ce qu'ils ont perdu en élasticité.

Les officiers mariés acceptent d'ordinaire avec de secrètes révoltes ces formidables déplacements écrasants pour la bourse et compliqués de séparations pénibles pour le cœur.

A la surface, une résignation souriante: il ne faut pas laisser voir aux bons camarades que la femme, les enfants, la bonne, les meubles, sont parfois des charges bien lourdes.

Au fond, le ministre de la guerre, les bureaux et leurs autres sont envoyés "à tous les diables" et même un peu plus loin.

Au reste, un seul ménage fit exception à cette règle commune; ce fut celui du major Jouanny.

Le major Jouanny était un officier supérieur, jeune encore, qui, par raisons d'aptitudes administratives, avait choisi cette voie honorable, quoique moins brillante au point de vue de l'avancement, pour y attendre, dans une tranquillité relative, un grade plus élevé.

Soi-disant bonne aux sourdes mettaient de la gravité sur son front et de l'indulgence dans son sourire, sans nuire cheur un seul fil d'argent à sa chevelure châtain, bouclée et frisée.

Il avait l'intelligence ouverte, un esprit net logique sans minutie, beaucoup de droiture, un caractère sympathique, dont le charme n'impliquait pas le manque de fermeté.

Ses camarades l'aimaient cordialement, et son colonel l'estimait fort. Au regiment, c'était le citoyen indéniable.

Marié depuis deux ans à une jeune et fort jolie personne, Mlle Jane de Nangeot, il l'avait difficilement obtenu la main, le major passait pour un homme très heureux, et l'était certainement.

Quoique la jeune femme n'eût manifesté aucune satisfaction de quitter Grasse, où les ressources de société sont assez restreintes, le major fit avec entrain ses préparatifs de départ.

Il fallait le voir, entouré de caisses déjà faites, les bras en avant, enfoncé jusqu'à mi-corps dans une malle immense, spécialement destinée à transporter, dans le meilleur état de conservation possible, les fraîches toilettes de Mme Jouanny.

Lui éviter une fatigue, lui causer un plaisir, mériter un des beaux sourires reconnaissants de sa jeune femme étaient, n'en pas douter, le but et la joie de son existence conjugale.

Et le regardant faire, consoliant ceci, blâmant cela, sans quitter la chaise basse en tapisserie où elle se pelotonnait comme chatte paresseuse.

Il était difficile d'être plus jolie que Jane Jouanny dans cette indolente attitude. Son corps frêle avait un abandon charmant; sa tête fine, couronnée de cheveux bruns, se penchait pour mieux voir comme une fleur curieuse. Ses petites mains reposaient inactives sur la robe noire qui en doublait la blancheur laiteuse. Mon Dieu! il eût fallu être bien barbare pour demander quelque travail à ces petites mains là.

Le major s'en gardait bien.

—Lot-en aimer!... Etes-vous contente!.... Dites-moi, chérie, où vous voulez placer ces dentelles.

Elle regardait le petit paquet soyeux avec un demi-sourire.

—Oh! ditelle, où vous voudrez, mon ami; elles ne se froisseront pas: il y en a si peu!

—Oui, il y en avait bien peu. C'était une désolation pour le major. Mais qu'y faire? Aux caprices coquets d'une jolie femme, la solde ne suffirait pas.

Un brin de rougeur colora son front penché vers les dentelles: pourtant il ne parut point avoir entendu, et le petit paquet, relativement déposé dans un nid capitonné, se casa entre deux robes de gaze.

Sa tâche était finie. Jane le remercia gracieusement; elle avait une voix bien pénétrante, cette jolie Jane, et l'on comprenait, en l'entendant parler, ce qu'on avait bien soupçonné rien qu'à la voir; la tendresse chaude, indulgente et sans bornes de son mari.

Elle allait et venait dans sa maison comme une petite reine heureuse, gâtée, n'ayant qu'à se laisser vivre, ignorant les humiliantes inquiétudes de l'existence nomade qu'elle avait accepté, ne se doutant même pas des prodiges d'ordre qu'il fallait accomplir autour d'elle, en dehors d'elle pour suffire à ses exigences.

Mlle de Nangeot avait été élevée dans des habitudes de grandeur tout à fait en désaccord avec l'étroitesse réelle de sa position. Sa famille ne comptait un héritage. Quand l'héritage fut mûr, il tomba dans la main des Nangeot sous forme de papiers timbrés et d'actes hypothécaires. Plus rien de disponible n'en restait pour doter Jane.

Un peu romanesque, mais d'un caractère excellent, la jeune fille ne fut point effrayée de cette perspective. Son nom et sa beauté lui semblaient avec quelque raison, un enviable dominre.

Elle ignorait, sans doute, qu'il est une autre sorte de positivisme, dont M. Littré, académicien, n'est pas le vulgarisateur, et qui a gagné la jeunesse masculine sans professeurs et sans cours publics.

Les mille francs de rente que Mme de Nangeot espérait, en se saignant à blanc, pouvoir constituer à sa fille, ne tentèrent aucun prétendant.

Elle fut beaucoup admirée, aimée peut-être, jamais demandée, jusqu'au jour où le capitaine Jouanny, la rencontrant pour la première fois sur le boulevard des Capucines, sentit bien qu'il venait instantanément d'attacher sa vie à cette jeune fille pâle, dont les grands yeux profonds effleurèrent les siens.

On pouvait supposer, d'après l'état de la fortune maternelle, que Mlle de Nangeot accepterait volontiers l'offre timide que lui faisait Jouanny n'osa faite qu'en tremblant.

Il n'en fut rien. La mère jeta des cris d'aigle. Pas de noblesse! La fille demanda fermement à réfléchir.

Elle avait peut-être rêvé l'amour d'un prince, d'un ange ou d'un Adonis. Le prince n'était plus qu'un modeste officier; l'ange portait des moustaches fort cavalières; l'Adonis était à peine joli garçon.

Il y avait donc beaucoup de chances contre l'amour du capitaine Jouanny, lorsqu'un ami, quelque peu versé dans les choses militaires, fit entendre à Mme de Nangeot que son grand défaut était au moins inutile, puisque la faible rente future de sa fille ne constituait même pas la dot réglementaire.

En apprenant qu'on pouvait marcher sa fille, la loi à la main, Mme de Nangeot fit une volte-face bahie. Elle commença de larmes, que la capitaine se crut mêle chatte paresseuse.

Il était difficile d'être plus jolie que Jane Jouanny dans cette indolente attitude. Son corps frêle avait un abandon charmant; sa tête fine, couronnée de cheveux bruns, se penchait pour mieux voir comme une fleur curieuse. Ses petites mains reposaient inactives sur la robe noire qui en doublait la blancheur laiteuse. Mon Dieu! il eût fallu être bien barbare pour demander quelque travail à ces petites mains là.

Le major s'en gardait bien.

—Lot-en aimer!... Etes-vous contente!.... Dites-moi, chérie, où vous voulez placer ces dentelles.

Elle regarda le petit paquet soyeux avec un demi-sourire.

—Oh! ditelle, où vous voudrez, mon ami; elles ne se froisseront pas: il y en a si peu!

—Oui, il y en avait bien peu. C'était une désolation pour le major. Mais qu'y faire? Aux caprices coquets d'une jolie femme, la solde ne suffirait pas.

Un brin de rougeur colora son front penché vers les dentelles: pourtant il ne parut point avoir entendu, et le petit paquet, relativement déposé dans un nid capitonné, se casa entre deux robes de gaze.

Sa tâche était finie. Jane le remercia gracieusement; elle avait une voix bien pénétrante, cette jolie Jane, et l'on comprenait, en l'entendant parler, ce qu'on avait bien soupçonné rien qu'à la voir; la tendresse chaude, indulgente et sans bornes de son mari.

Elle allait et venait dans sa maison comme une petite reine heureuse, gâtée, n'ayant qu'à se laisser vivre, ignorant les humiliantes inquiétudes de l'existence nomade qu'elle avait accepté, ne se doutant même pas des prodiges d'ordre qu'il fallait accomplir autour d'elle, en dehors d'elle pour suffire à ses exigences.

Mlle de Nangeot avait été élevée dans des habitudes de grandeur tout à fait en désaccord avec l'étroitesse réelle de sa position. Sa famille ne comptait un héritage. Quand l'héritage fut mûr, il tomba dans la main des Nangeot sous forme de papiers timbrés et d'actes hypothécaires. Plus rien de disponible n'en restait pour doter Jane.

Un peu romanesque, mais d'un caractère excellent, la jeune fille ne fut point effrayée de cette perspective. Son nom et sa beauté lui semblaient, avec quelque raison, un enviable dominre.

Elle ignorait, sans doute, qu'il est une autre sorte de positivisme, dont M. Littré, académicien, n'est pas le vulgarisateur, et qui a gagné la jeunesse masculine sans professeurs et sans cours publics.

Les mille francs de rente que Mme de Nangeot espérait, en se saignant à blanc, pouvoir constituer à sa fille, ne tentèrent aucun prétendant.

Elle fut beaucoup admirée, aimée peut-être, jamais demandée, jusqu'au jour où le capitaine Jouanny, la rencontrant pour la première fois sur le boulevard des Capucines, sentit bien qu'il venait instantanément d'attacher sa vie à cette jeune fille pâle, dont les grands yeux profonds effleurèrent les siens.

On pouvait supposer, d'après l'état de la fortune maternelle, que Mlle de Nangeot accepterait volontiers l'offre timide que lui faisait le capitaine